

REPÈRES POUR L'AVENTURE : LA ROSE DES LIENS

1. Tiers séparateur, tiers reliant

Par définition le « tiers » est le troisième dans une situation où il y a deux personnes, deux tendances chez la même personne, deux groupes en désaccord. Par définition aussi, un psychologue est toujours en position de tiers : il lui est demandé d'être le troisième regard dans une situation moi/l'Autre souffrante, où le moi et l'Autre ne sont *pas* en accord, en ajustement créateur, en Nous fertile. Des liens sont bloqués, stagnants, douloureux.

Tous les liens étant toujours faits, on l'a vu et rappelé, d'une combinaison particulière de déliances et de reliances, ils peuvent être douloureux à cause de trop de reliances qui ligotent et/ou trop de déliances qui coupent. Le praticien aura donc à savoir *être aussi bien tiers séparateur que tiers reliant* : tiers séparateur pour proposer des déliances libératrices et tiers reliant pour orienter vers des reliances unificatrices. Tiers séparateurs et tiers reliants sont ainsi complémentaires. Les premiers soulignent et valident ce qui fait différence : les incompatibilités, les dissymétries, la réalité des rapports de force, les contributions et responsabilités respectives des parties en présence. Les seconds, au contraire, soulignent et valident ce qui rapproche et peut servir de bonne terre possible à des Nous fertiles : les sensibilités communes, les enjeux partageables, les attentes croisées qui se répondent.

Exemple : dans un procès pour coups et blessures la partie civile est du côté du tiers séparateur. Son rôle est de mettre « l'à part » en figure : souligner les responsabilités de l'accusé dans son comportement socialement inacceptable. L'avocat de la défense quant à lui est plutôt du côté du tiers reliant : il relèvera par exemple comment la victime a éventuellement pu contribuer aux faits

d'une manière ou d'une autre. Ou alors et par ailleurs, quand la victime n'y est visiblement pour rien, il fera valoir en quoi le passé personnel de l'auteur des violences explique ce qu'il a fait, même s'il ne l'excuse absolument pas : sa mission de défenseur est de répartir avec plus de justesse la responsabilité de l'accusé entre ce qu'il est aujourd'hui *et son environnement actuel ou passé* – les marques laissées par ses liens successifs avec des Autres peut-être puissants et nocifs. Bref, l'avocat fait de *l'avec* : la victime *avec* l'accusé, *et/ou* ce dernier *avec* son histoire. Par rapport au jugement qui tentera d'équilibrer l'inexcusable et l'explicable, du point de vue de la victime et aussi de la société, le tiers reliant que représente cet avocat aura amené la victime et le juge à au moins entendre ceci : un « nous », une cohérence même enfermante, un lien qui fait sens, existent *aussi* dans l'inexcusable.

Pour nous thérapeutes, être tiers séparateur avec une personne en difficulté consistera à explorer chacune des composantes de son paysage souffrant, à les distinguer, à les hiérarchiser... de manière à amener notre vis-à-vis à s'en distancier d'abord, puis à s'en désidentifier : l'esprit du tiers séparateur est de sentir où il faut dire Non à des reliances confuses, contradictoires, paralysantes. Cependant redisons-le : *nous sommes aussi les avocats de la défense*. C'est-à-dire que notre rôle de tiers séparateur n'a de sens que si *nous sommes aussi tiers reliants* qui rendons visible et conscient, chez nos clients-patients, ce qui est moins directement en figure que leur souffrance, à savoir : qu'est-ce qui pourrait transformer leurs « nous de fait » difficiles d'aujourd'hui en Nous suffisamment vivants et fertiles ?

À nos vis-à-vis nous proposons ainsi d'aller, avec nous, découvrir leurs propres repères reliants, les reliances unificatrices restées jusque-là enfouies, manquantes, et qui de ce fait seront les clefs du dénouement de leurs blocages actuels extérieurs ou inter-

nes. Nous accueillons ces manques *pour les valider comme manques vivants*, comme appels qui peuvent être entendus et pas seulement comme handicaps à dépasser ou blessures à endurer : en somme, il s'agira de dire *oui au vivant qui a manqué*, même si c'est beaucoup et depuis très longtemps. Oui, comme enfant je n'ai pas eu la tendresse qu'il m'aurait fallu et je suis marqué par ce manque. Sous la chaude lumière du regard reliant de mon thérapeute, ce qui fut blessure ou handicap a trouvé sa place comme sensibilité aiguë à l'absence : avec mes semblables en quête de présence, aujourd'hui je sais cultiver de précieux Nous fertiles.

2. Six registres de liens, six orientations de tiers reliaants

Ainsi les repères « nous » auxquels le praticien se réfère en tant que tiers reliaant sont ceux qui donnent du sens à l'appel, voire au cri, des reliances unificatrices manquantes. J'ai souligné en XVII, 9E-F l'absence de tels repères dans l'approche gestaltiste, absence liée au caractère abstrait de sa notion de base : le champ moi/l'Autre. Ce champ est l'ensemble des liens (mobilisés en contacts ou non) entre moi et l'Autre, mais on n'en sait pas le détail : *lesquels* peuvent s'offrir à être des reliances unificatrices ? Ma proposition pour combler ce « blanc » a consisté à regrouper les liens *par catégories d'enjeux particuliers* : j'en ai distingué six registres, d'où six orientations possibles des « nous de fait » qui appelleront, pour mener à des Nous fertiles, les reliances unificatrices *particulières à cette orientation-là*. Autant de registres de repères unificateurs auxquels le thérapeute pourra donc se référer de sa place de tiers reliaant. De plus, une fois bien assimilés ils pourront être eux-mêmes des tiers reliaants, y compris en l'absence de thérapeute.

J'incline à penser que ces six registres sont de nature archétypique, je veux dire que de naissance tout être humain en porte la matrice qui à la fois le prépare aux expériences correspondantes *et*

fait qu'il y aspire impérieusement. Par exemple, être l'enfant de parents attentivement éducateurs est un impératif archétypique : si celui-ci n'est pas satisfait, il manquera à l'adulte futur la reliance qui peut unir le faible et le fort, il sera enclin à se sentir victime des forts ou bien à se faire justicier contre eux. Ici le repère reliant sera le besoin, reconnu et honoré comme besoin réel porteur de vivant, d'avoir ou d'avoir eu un parent éducateur et bienveillant.

Le schéma ci-dessous associe à chaque registre de liens son enjeu de fond, son orientation générale et une « situation-type ». L'ensemble est disposé en un cercle que j'appelle « Rose des liens » par analogie avec la « rose des vents » des marins.



Ces six registres de liens pris en succession peuvent être vus comme autant d'étapes dans le développement de la personne à partir de la naissance, d'après lesquelles j'ai nommé chacun des six secteurs de la Rose :

- la phase de *fusion-indifférenciation* du tout début de la vie ;
- la phase d'enfance : formation du *Moi dans la dépendance* ;
- l'adolescence : affirmation contre-dépendante du *Moi-Je* ;
- la découverte du monde et de soi-même : consolidation du *Je* ;
- la rencontre personnelle en profondeur : construction du *Je-Tu* ;
- la participation au plus grand que soi : ouverture au *Nous*.

Mais attention ! Ces six « phases » ainsi définies peuvent aussi rendre le mauvais service d'être prises uniquement comme tiers séparateurs signalant un chemin fermé, une stagnation : « j'en suis encore au Moi dépendant », « il est en plein Moi-Je », « elle est incapable de Je-Tu », etc. Il est vrai qu'on peut en effet les utiliser ainsi. Mais l'esprit dans lequel je les propose les veut tout autant tiers reliaants, c'est-à-dire qu'en faire le diagnostic devrait toujours s'accompagner de la question reliaante : « *qu'est-ce que ça appelle, où cela est-il vivant* d'être dans ce registre-là de liens souffrants (que je sois encore dans le Moi dépendant, qu'il soit en plein Moi-Je, qu'elle soit incapable de Je-Tu) ? »

Dans la pratique, au cours d'un trajet thérapeutique et plus largement à tout moment de la vie, l'un ou l'autre de ces registres peut demander avec force d'être ouvert ou réouvert quand l'un des liens qui le composent est impérieusement mobilisé en contact. Non pas pour une quelconque « mauvaise » raison, par exemple la personne concernée « refuserait de grandir », mais simplement parce qu'il y a toujours du vivant dans ce registre-là. Autrement dit, chacune de ces orientations des liens peut être visitée indépendamment des cinq autres. On y reviendra plus loin (§ 3).

Voici d'abord quelques indications à propos de la disposition circulaire de la présentation.

- **Le choix de situer le premier registre à gauche** et de tourner ensuite dans le sens anti-horaire a pour effet de placer vers le bas – moins visibles en somme – les registres plus associés à l'enfance, plutôt de l'ordre de l'intimité, et vers le haut ceux qui sont plus directement en rapport avec la visibilité sociale. La numérotation est là simplement pour faciliter le repérage.

- **L'enjeu de fond** figurant dans chaque secteur de la Rose est le fruit précieux particulier que font naître et mûrir les liens de ce secteur quand ils sont suffisamment bons : autrement dit, quand ils sont mobilisés, suffisamment prometteurs de Nous fertiles. Et s'ils ne le sont pas, c'est de reconnaître néanmoins cet enjeu, et de le valider, qui fera tiers reliant.

- **La disposition en étoile** est destinée entre autres à figurer concrètement que les six registres n'ont pas entre eux de rapport hiérarchique : ils sont d'égale valeur, d'égale importance par rapport à un noyau central qui est, en somme, l'élan vivant (ch. XI) avant tout engagement dans l'une ou l'autre des orientations différenciées formant la Rose. Cette absence de hiérarchie nous évitera de parler de « régression » – avec la connotation péjorative qui s'attache au mot – pour décrire par exemple un comportement qui nous paraît enfantin chez une personne adulte : ce qu'on voit et entend d'elle alors (et qui selon le cas se présente comme beau, réjouissant, désirable, inquiétant, souffrant, agaçant, honteux, dangereux...) s'impose pour la simple raison, déjà mentionnée, qu'une énergie vivante est toujours active à cet endroit-là.

Cette disposition invite par ailleurs, bien qu'elle n'ait pas été choisie pour cela, à examiner les registres de liens situés en opposition diamétrale donc suggérant d'éventuelles polarités : celle, par

exemple, qui mettrait les liens de nourrissage et de présence aimante inconditionnelle (1^{er} registre) en opposition complémentaire avec ceux de découverte et d'ajustement du jeune adulte face aux mille Autres de la vie (4^e registre). Je suis quant à moi prudent concernant ces correspondances géométriques : les faire parler peut bien sûr être éclairant, mais si la géométrie parle trop la finesse risque d'en pâtir. Je crois même qu'on pourrait, sans trop de forçage rationnel, apercevoir des relations d'opposition complémentaire, ou au contraire de proximité, pour n'importe quelle paire de registres de cette Rose.

- **La proximité immédiate** entre le premier registre et le 6^e peut paraître questionnable : faire partie d'une famille de cœur, d'esprit ou d'action au service d'un Autre plus grand que soi pourrait signifier qu'on n'est plus du tout dans l'indifférenciation du premier registre, où aucun Autre n'existe encore. Toutefois l'expérience montre que parmi les personnes qui se sentent appartenir à une famille affective, politique, philosophique ou spirituelle, la plupart y ont *aussi* un enjeu de l'ordre du nourrissage ou de la présence inconditionnelle : en effet, bien souvent, devoir quitter une telle famille ou en être chassé, c'est se retrouver dramatiquement démuné et du coup devoir renaître ailleurs, autrement. La ligne qui sépare les deux registres est donc discontinue, signifiant qu'elle est perméable, poreuse.

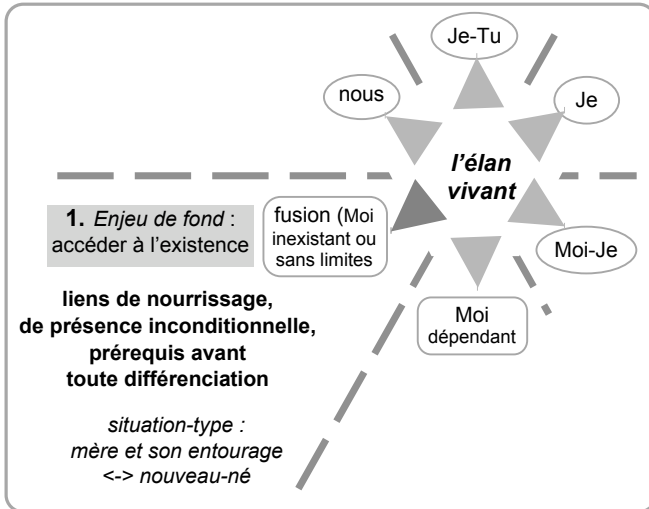
- **Les autres lignes séparatrices** sont également discontinues pour les mêmes raisons. De plus, l'espace central – l'élan vivant dans son énergie encore indifférenciée – communique avec tous les secteurs et ouvre ainsi à tous les passages, mariages, interférences ou oppositions entre deux ou plusieurs registres que chacun peut retrouver en soi-même, ou comme thérapeute chez ses patients.

• **Une précision.** La Rose des vents des marins n'est pas une boussole : elle est un dessin fixe qui, associé à une boussole ou à un repère astronomique (soleil ou étoiles), permet aux marins de connaître la direction des vents et de naviguer en conséquence. De même notre Rose des liens est simplement une carte du ou des secteurs qui peuvent être mobilisés dans une relation ; et quand l'artisan du Nous ressent un ou des « nous de fait » qui lui indiquent le secteur probablement concerné, alors la Rose lui offre un rappel des enjeux de ce secteur : à lui d'y naviguer au mieux selon son savoir-faire et son savoir-être.

Dans ce qui va suivre, les quelques pages consacrées à chacun des six registres ou secteurs de la Rose constituent bien sûr des ébauches rapides, susceptibles de développements beaucoup plus approfondis.

A. Registre 1 : la fusion-indifférenciation.

Les liens de nourrissage et de présence aimante inconditionnelle : accéder ou faire accéder à l'existence. Si Moi il y a, il est sans limites.



La qualité des liens initiaux de nourrissage et de présence aimante inconditionnelle semble être une condition majeure pour que le socle intérieur du vivant soit solidement fondé en chacun de nous. Dans la situation-type, ce sont les liens entre la mère, son entourage et son nouveau-né, ce qu'on peut appeler les *liens « premiers »*. S'ils sont « suffisamment bons » (en pratique, faisant de la place à suffisamment de moments de fusion-indifférenciation bienheureuse), le sentiment d'exister chez l'enfant, et chez la mère le sentiment d'être une « bonne » mère, auront plus de chances d'être une « évidence » régulière, stable, lumineuse. Par contre, moins ces liens seront bons, plus il risquera d'y avoir des vides dans l'assise psycho-affective, voire des gouffres dans l'assise vitale elle-même chez les personnes ainsi liées ; ce dont il s'agit ici

au fond, c'est du choix, du combat, de la ligne de passage entre *ne pas être* et *être*.

Les signes sont surabondants, en effet, que certaines au moins de nos difficultés psychiques voire physiques – et notamment celles qui pourraient (ou auraient pu) devenir des troubles psychiatriques voire médicaux – sont liés de près à des failles plus ou moins graves de notre sentiment d'exister qui remontent aux débuts de notre vie : à nos liens « premiers ». Les enjeux des registres qui vont suivre dans notre Rose des liens fructifieront d'autant plus facilement que ce premier enjeu aura lui-même pu fructifier. Être vivant : dans le registre qui relève de cet élan fondamental, selon la manière dont il aura été accompagné et nourri on rencontrera des dévouements d'un désintéressement hors du commun, des liens « à la vie, à la mort », des demandes exorbitantes de traitement particulier, des égocentrismes ou des pulsions destructrices d'une glaciale désinvolture ou insensibilité et, éventuellement, leurs juxtapositions déroutantes.

• *Dans la vie courante*, les personnes particulièrement sensibles à ces liens de présence inconditionnelle sont celles qui en dépendent pour se sentir exister, ou bien celles qui les offrent pour faire exister les autres. Il peut évidemment s'agir des mêmes personnes qui en même temps demandent et offrent, par exemple dans la félicité fusionnelle de l'état amoureux, et plus largement dans toute situation de très forte solidarité mutuelle. Du côté où la demande domine, on trouve bien sûr les nouveaux-nés et les très jeunes enfants, mais aussi des adultes immatures dépendants, des grands malades, des personnes très âgées, d'autres socialement désinsérées... De l'autre côté, où l'offre est au premier plan même s'il y a en fond une demande ou une attente, on trouve des institutrices d'école maternelle, des assistantes sociales, des infirmières (tous ces métiers peuvent aussi être au masculin), des travailleurs

des causes humanitaires, des prêtres, des médecins, des urgentistes, des gardes-malades...

• *...et bien sûr une certaine catégorie de thérapeutes* : ceux qui ressentent fortement ce que peuvent être l'absence ou les insuffisances de la reliance d'amour inconditionnel – les carences, les violences, les trahisons affectives précoces – et chez qui, par conséquent, les enjeux fondamentaux de vivre ou de ne pas vivre résonnent avec force. Ce seront des praticiens ayant les antennes qu'il faut pour capter, chez leur vis-à-vis, *la soif basique de lien fusionnel* qu'a toute vie fragile ou fragilisée. Ils seront proches, aimants, nourriciers, maternants ; c'est ce que par exemple Ferenczi a pu être, désapprouvé par Freud (cf. I, 2, note 12). Plus précisément, puisque le plus souvent les souffrances affectives précoces remontent à la période préverbale, ces thérapeutes sauront inventer *d'autres modes de contact que la parole*, évoqués notamment en VII, 4, en VIII, 1C ou encore en X, 8 : le toucher, les médiateurs faisant appel à la sensorialité, les mises en action physiques du client ou/et du praticien, le jeu, les sons chantés, etc.

• *Face à un client-patient souffrant dans ce registre*, le praticien sera de préférence *d'abord tiers reliant*. Dans ce but, il manifesterà et validera la reliance manquante en disant, ou en faisant sentir : « Ne crois pas que tu « devrais » être plus mature ou plus « grand », ton besoin d'aujourd'hui d'être aimé, enveloppé, vu, touché, stimulé est normal et vivant, accueille-le comme j'ai pour ma part à cœur de l'accueillir et de te montrer, avec mes moyens et mes limites, que non seulement il peut mais il *doit* être entendu. »

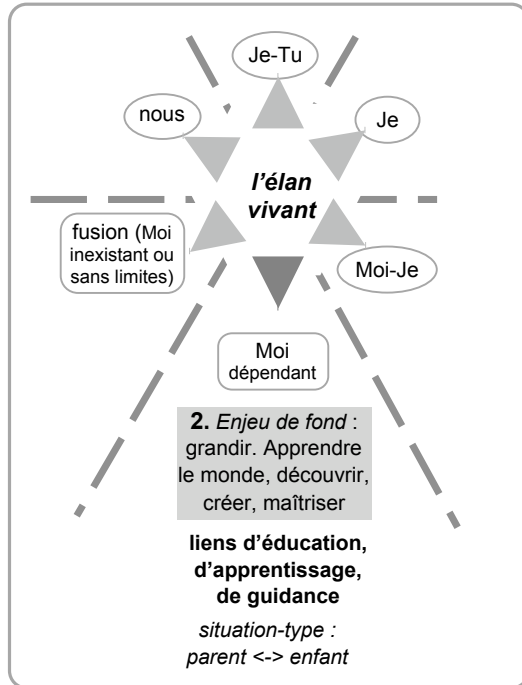
En tant que *tiers séparateur* il veillera à souligner la déliance effective en disant (ou en faisant sentir si la parole ne peut pas être reçue) : « Tu n'as pas aujourd'hui l'amour dont tu as besoin, et/ou jadis tu ne l'as pas eu, et tu ne pourras sans doute rien y changer :

ni faire revenir vers toi celui (celle) que tu aimes, ni obtenir de ta mère des excuses ou des regrets. Il y a là, chez toi comme chez beaucoup d'entre nous, une soif et, en tout cas, une hypersensibilité définitives. »

• *L'artisanat du Nous* dans ce registre reviendra en quasi totalité au seul thérapeute, avec le tout petit enfant mal aimé que son vis-à-vis amène avec lui, qu'il a donc en charge et dont les impérieux besoins fusionnels ne font place à aucun Autre réellement Autre. Le praticien est le parent enfin parfait qui pourtant, inévitablement, sera aussi vécu comme insupportablement imparfait. L'artisanat qui pourra rendre fertile un « nous de fait » chargé d'autant d'ambivalences risque d'être acrobatique : le chemin est étroit entre l'accueil inconditionnel qui donne vie au nourrisson rejeté et la discipline, ingrate, du « non » aimant qu'il faudra, tôt ou tard, savoir opposer à des exigences totalitaires que Dieu en personne ne pourrait pas satisfaire. Toute mère connaît cela, même quand elle aime vraiment son enfant. Chez nos clients-patients adultes, c'est là que nous avons affaire au « Moi sans limites » pour lequel l'Autre est un évident prolongement de soi-même. On peut appeler *Nous maternel* le Nous fertile dans ce premier registre.

B. Registre 2 : le Moi dépendant.

Les liens d'éveil, d'éducation, d'apprentissage, de guidance : grandir, apprendre le monde, découvrir, savoir, inventer, maîtriser.



Il s'agit ici, dans ce second registre, de toutes les relations où le « plus fort » (plus compétent, plus âgé, plus expérimenté, ayant autorité...) est une source, un appui, un déclencheur, une référence pour le « plus faible » (plus débutant, plus jeune...) qui a besoin de grandir, c'est-à-dire de découvrir en sécurité le monde et son appartenance au monde : développement du corps et de la maîtrise du corps, extension et affinage du langage, apprentissage de savoirs et de savoir-faire, accueil et stimulation de la sensibilité et de la créativité, début des camaraderies et des amitiés (ébauche de ce qui

sera le cœur du 5^e registre)... Progressivement le sentiment du Moi se construit et s'ancre dans le concret.

Une situation-type est, bien sûr, la relation parent-enfant. La situation plus générale est celle des liens entre aînés et fratrie, enseignants et élèves, professionnels et apprentis, etc. Quand ces relations sont bonnes elles créent un lien stable de confiance réciproque : la croissance et l'acquisition d'aptitudes et de savoir-faire – matériels, affectifs, amicaux, intellectuels, moraux, sociaux... – sont ressenties des deux côtés comme libres, harmonieuses, voire passionnantes. Les découvertes enthousiasmantes, les vocations artistiques, scientifiques, techniques, médicales, littéraires... s'ancrent dans ce registre-là. Il n'en ira évidemment pas de même si ces liens sont insuffisants ou souffrants ; à l'extrême, la croissance sera limitée, handicapée ou handicapante, les apprentissages vécus comme des corvées, des dressages, des suites de déceptions, des empêchements d'être librement créateur, des pertes de temps, des absurdités. Dans tous les cas le Moi qui se construit chez le plus faible sera très dépendant des appréciations reçues du plus fort : il sera plutôt confiant, entreprenant, solide, joyeux si le soutien a été bon, ou plutôt apeuré, fragile, méfiant, sans estime de lui-même, anxieux dans le cas contraire.

• *Dans la vie courante* ce registre de liens est celui des personnes demandant ou offrant du savoir, du savoir-faire, de la dépendance à la fois rassurante et stimulante, de l'accompagnement confiant, du soutien, une vision large, de la validation, des conseils, des recettes de vie. On trouvera donc d'un côté des enfants, des élèves, des apprentis, des personnes en demande de formation, de recettes, de réassurance, d'orientation personnelle ou professionnelle ; de l'autre côté, des parents bien sûr, et aussi des enseignants, des éducateurs, des psychologues, des formateurs, des thérapeutes, des consultants, des entraîneurs, des travailleurs sociaux,

des avocats, etc. Notons que les seconds exercent de fait un grand pouvoir sur les premiers, que beaucoup de ces « plus forts » s'en rendent mal compte, et que d'autres encore peuvent profiter de cette dissymétrie pour exercer, à leur avantage personnel, une emprise puissante sur les « plus faibles ».

- *Parmi les thérapeutes de ce registre* figureront ceux qui ressentent fortement quels effets peut produire le manque de soutien au moment des apprentissages de la vie, par absence d'aînés ou d'enseignants compétents, patients, bienveillants. Ces praticiens seront donc volontiers éducateurs au sens large : selon les moments ils contiendront, enseigneront, expliqueront, valideront, joueront, seront souriants ou sévères, indulgents ou rigoureux. On entend assez souvent dire qu'un thérapeute ne doit justement *pas* être un éducateur ; c'était la position de Freud. Perls par contre revendiquait de l'être. Mon expérience personnelle est qu'une part d'éducation, avec une ou plusieurs facettes, s'impose dans la plupart des trajets thérapeutiques.

- *Avec un vis-à-vis souffrant dans ce second registre*, à nouveau le praticien sera dans ses deux rôles de tiers séparateur et de tiers reliant :

- d'un côté il soulignera l'irréparable du manque ancien de parents ou d'aînés accompagnants ;

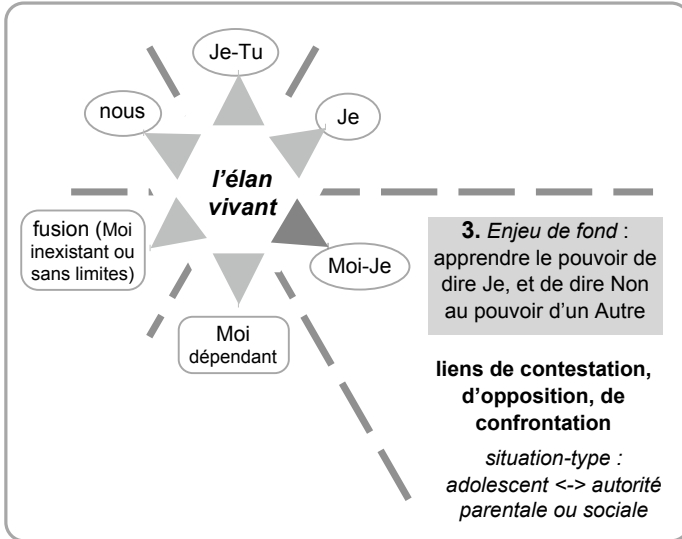
- de l'autre il validera le contenu vivant de ce manque en disant par exemple : « Aujourd'hui tu n'as pas à tout apprendre seul en te méfiant des autres et donc en ne t'appuyant sur personne, croyant qu'aucune aide n'est possible : d'autres peuvent prendre soin de toi et répondre à tes questions, besoins et demandes, prends le risque d'essayer ce qui est possible, avec moi entre autres. »

- *Quel artisanat du Nous ici ?* Le client-patient a enfin trouvé l'aîné inespéré qui lui ouvre et lui enseigne attentivement le monde

et la vie : leurs « nous de départ » s'ajustent d'eux-mêmes dans un Nous fertile. Mais si ce client est venu, c'est aussi avec le vieux pli de l'enfant solitaire qui n'intéresse personne, et le scénario correspondant qui a pour effet de stériliser les occasions de déploiement personnel que la vie lui offre réellement aujourd'hui. C'est là qu'un ferme et tenace artisanat sera requis de la part du thérapeute pour que, malgré ces passages difficiles, les « nous de départ » successifs continuent de mener client et praticien à des *Nous d'éveil et de transmission*.

C. Registre 3 : le Moi-je.

Les liens d'opposition : apprendre le pouvoir de dire Non au pouvoir d'un Autre, donc de dire Je.



C'est l'enjeu précieux, indispensable dans toutes les situations qui nous font violence, de ce registre de liens où l'on apprend à contester ou à s'opposer (« apprendre » est pris ici, comme dans ce qui précède, dans ses deux sens : acquérir un savoir ou un savoir-faire, ou bien l'enseigner à d'autres). Aux deux premiers registres les reliances sont dominantes et par conséquent les rapports de dépendance aussi. Quand le plus faible, ayant pris confiance dans les connaissances et maîtrises qu'il a acquises, a moins besoin de l'appui du plus fort, il parvient à ce à quoi l'amène d'une manière ou d'une autre la dynamique de différenciation : il lui faut secouer sa dépendance et pour cela il s'élève en mode « Moi je veux, moi je ne veux pas... » contre l'obstacle le plus proche, c'est-à-dire le pouvoir de celui dont il continue encore à dépendre même si c'est beaucoup moins.

Dans la situation-type, une autorité parentale ou sociale fait face à l'adolescent dont le Je, naissant à partir d'un Moi longtemps dépendant, *a besoin d'un adversaire pour exister*. Si le lien entre l'autorité et le contestataire est suffisamment solide, leur désaccord lui-même sera l'occasion pour les protagonistes de se sentir exister dans leur différence clairement assumée, même si c'est en conflit : l'autorité se posera en mode Je elle aussi, elle ne s'abritera pas derrière un principe, une morale, une généralité, *elle parlera en son nom propre*. C'est justement cela que l'adolescent est en train d'apprendre. Par contre des liens insuffisants ou souffrants feront que la différence, subie ou stigmatisée plutôt que reconnue, sera vécue comme une infirmité, une faute, une dérive, une errance, une folie, ou bien une injustice grave, une provocation insupportable, un motif de représailles ou de guerre.

Sous beaucoup de rapports le monde d'aujourd'hui, dans ce que j'ai appelé sa fièvre différenciatrice, traverse cette phase adolescente pleine de risques où le pouvoir des « faibles » dispose de moyens jusque-là inégalés – presse, Internet, grèves, manifestations, révoltes, armes, argent, terrorisme... –, pour refuser, dénoncer et menacer concrètement le pouvoir des « puissants » dont ils veulent s'affranchir ; mais ceux-ci de leur côté soit ne trouvent pas les réponses adéquates, soit répondent seulement en mode condescendant. L'urgence de trouver la reliance unificatrice qui manque ainsi au niveau de la planète tout entière est d'autant plus impérieuse.

• *Socialement parlant ce registre* sera celui de toute personne contestant, représentant, ou imposant les lois, contraintes, cadres, règles, codes, traditions, croyances, habitudes. On y trouvera d'un côté des critiques, des opposants politiques ou intellectuels, des syndicalistes, des révolutionnaires, des marginaux rebelles, des petits et grands délinquants ; et en face les lois elles-mêmes, les

règles sociales et leurs défenseurs : des traditionalistes de toute espèce bien sûr, mais aussi des protecteurs du patrimoine, des « sages », des représentants du peuple et de l'Etat, des juges, des procureurs, des prisons, des forces de l'ordre, des militaires, et enfin des structures prenant en charge des jeunes en rupture de société, des travailleurs sociaux ayant affaire à ces derniers...

- *Les thérapeutes de ce registre* sauront allier la confrontation et l'accueil, la fermeté personnelle et l'écoute, et reconnaître leurs propres limites en présence du vis-à-vis sans l'en rendre responsable. On y trouvera, entre autres, les praticiens chez qui une éducation trop rigide, ou au contraire trop laxiste, aura sensibilisés à l'impératif suivant : il faut que le lien avec le pouvoir quel qu'il soit ni ne se radicalise en contestation systématique ni ne soit subi avec une amertume rancunière. De nos jours comme on l'a vu, dans nos sociétés cette reliance unificatrice est particulièrement manquante, faisant le lit d'un individualisme passif-agressif sans horizon. Cet état de fait me rend d'autant plus sensible aux fruits obtenus par des éducateurs et/ou thérapeutes qui s'impliquent personnellement pour rendre possible, entre les jeunes désocialisés dont ils ont la charge et le monde tel qu'il est, un échange fertile.

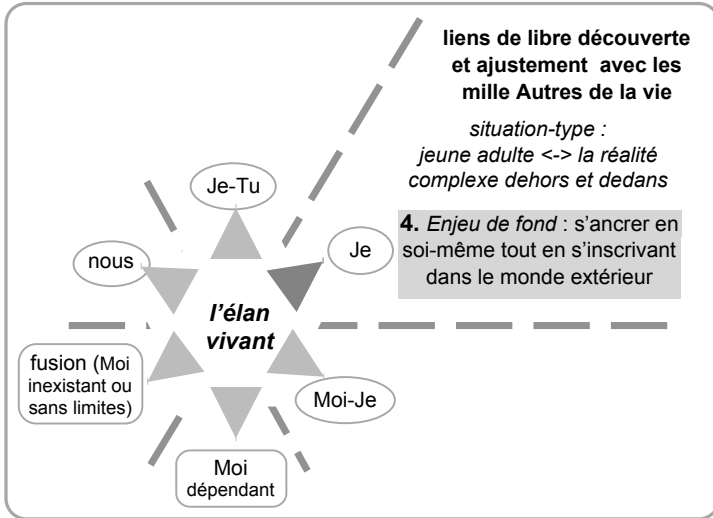
- *Tiers séparateur, le praticien* pointera ce qui appartient au client lui-même, ou pas, dans l'abus de pouvoir qu'il reproche à l'autorité, et ce qui doit être abandonné, ou non, de sa revendication. *Tiers reliant*, il validera son combat : « Bats-toi pour trouver et affirmer qui tu es en choisissant les bons ennemis : ceux que tu pourras attaquer sans les détruire et dont je fais sans doute partie. Ils sont, nous sommes les repères ou contre-repères qu'il te faut pour trouver et choisir librement ce que *toi* tu veux devenir. »

- *Et le Nous dans ce 3^e registre ?* Le thérapeute est une autorité dont le vis-à-vis se tient prêt à détecter les failles, les incom-

pétences, voire les trahisons. Le « nous de fait », chez le client, est donc un rapport de forces. Il peut devenir fertile si le praticien consent à ce rapport de forces en assumant sa propre force : rester présent, ferme par rapport à la loi (contrats, engagements...), clair concernant les ressentis ou positions qu'il jugera utile d'exprimer et qu'il formulera en mode Je. Son artisanat consistera précisément à suivre cette discipline exigeante. Elle fera référence pour le client face à ses tentatives ou tentations répétées de refus, de transgressions et d'évitements, et pourra amener ensemble praticien et client à ce fruit partagé : être face à face sans avoir à baisser la tête ni l'un ni l'autre. Ici le Nous fertile sera soit un *Nous d'alliance*, soit un *Nous de désaccord reconnu* : « Nous sommes d'accord que nous ne sommes pas d'accord. »

D. Registre 4 : le Je.

Les liens de libre découverte et ajustement avec les mille Autres de la vie : se définir soi-même et en même temps s'inscrire librement dans le monde.



Le Non et le Je appris au registre précédent sont l'ébauche encore réactionnelle de ce qui devient, dans le présent registre, une recherche responsable, délibérée, de la juste place dans le monde existant. Dire Je et dire éventuellement Non n'ont pas besoin d'être contestataires : ils sont ici les fruits d'un ressenti personnel, d'une libre évaluation, d'une expérience ; et de ce fait le Non peut côtoyer un Oui qui sera lui aussi le résultat d'un ressenti personnel, d'une libre évaluation ou d'une expérience. N'ayant pas à se différencier « contre » quelque chose ou quelqu'un, la personne entreprend de découvrir l'ensemble de son environnement et de s'y situer : elle a affaire à ce que j'appelle les « mille Autres » de la vie, qu'ils soient extérieurs ou internes.

Les Autres extérieurs, c'est l'innombrable variété des individus, des pays, des sociétés, des langues, des cultures, des valeurs,

des rôles sociaux, des convictions et traditions philosophiques, morales, spirituelles... Et les Autres internes seront la foison vivante des sensations, pulsions, élans, ressources, aspirations, toutes ces facettes de notre vie intérieure qui émergent dans nos moments hors relation ou de retour sur nous-mêmes, suite à des interactions ayant éveillé en nous des résonances fortes : rencontres, lectures, luttes, échecs et réussites, voyages, amours...

Ce registre de liens est le premier des six où les Autres ne sont plus majoritairement des appuis « évidents » (registres 1 et 2) ou des adversaires non moins évidents (3^e registre) : ce sont des « vraiment pas moi » très nombreux dont peut-être – mais ce n'est pas sûr – on pourra prendre ou recevoir quelque chose, ou qui peut-être recevront ou prendront de nous quelque chose. À travers cet apprentissage des choix libres et de leurs risques, le Je se développera progressivement devant ou avec des Autres de plus en plus diversifiés et progressivement reconnus comme tels.

J'ai proposé comme situation-type dans ce registre de liens celle du jeune adulte dont l'enjeu est de découvrir des interlocuteurs, des lignes directrices, des conceptions de la vie, des savoirs, des modèles ou contre-modèles qui le guident pour *comprendre qui il est et en même temps s'inscrire dans la complexité du monde*. De nos jours celle-ci s'est tellement multipliée, par rapport à ce qu'elle était ou paraissait être il y a cinquante ans par exemple, que cette recherche peut occuper beaucoup de place dans nos vies même bien après que nous ayons été un jeune adulte. Il est ainsi devenu assez courant de changer d'orientation professionnelle, de partenaire de vie, de pays. Entre autres, devenir psychologue est bien souvent un choix de seconde moitié de la vie.

La reliance unificatrice qui peut être manquante, dans ce registre de la structuration et de la consolidation du Je, est celle qui

nous préserve de la dispersion intérieure tout en nous laissant venir au contact de l'infinie diversité du monde. L'accompagnement, ou l'accompagnant, est donc bienvenu *en tant que contenant* car la complexité des « mille Autres » requiert des guides ou au moins des grilles de lecture, mais il doit rester à la bonne distance pour que les affects de dépendance ou de contre-dépendance propres au secteur 3 ne risquent pas de faire écran à l'expérience personnelle.

Quand cette reliance de contenant à la bonne distance est là, les risques inhérents à la découverte des « mille Autres » sont mesurés : la personne se sent suffisamment libre et suffisamment appuyée pour construire sa vie, son inscription dans la réalité s'ajuste par essais et erreurs. Quand les appuis sont trop insistants, le processus de construction est ressenti comme imposé donc pas juste : par exemple, le trajet personnel et professionnel est tracé d'avance par les parents ou l'environnement et il est impossible d'inventer, de choisir ou de risquer quoi que ce soit de nouveau. Si par contre les appuis sont absents et le trajet pas tracé du tout, la personne n'a pas de contenant, elle est désorientée dans un paysage sans balises. Dans ces deux situations où manquera la reliance unificatrice de la bonne distance, la vie paraîtra répétitive, subie, oppressante peut-être, ou grise, inconsistante, sans goût ; avec éventuellement en fond l'attente, le fantasme d'un « grand soir » libérateur, pourquoi pas d'une excitante catastrophe dévastatrice.

• *Dans la vie courante*, on trouvera dans ce 4^e registre les personnes recherchant, ou proposant, la juste distance qui permet de choisir et d'ajuster en conscience sa place dans le monde. On aura d'un côté des étudiants avides de savoirs offerts par des professeurs, des livres, des conférences, des congrès ; des débutants dans la vie sociale, amoureuse, professionnelle ; des disciples de telle ou telle croyance ou discipline ; des chercheurs de vérité partis à la rencontre de l'univers, d'eux-mêmes ou de Dieu ; des de-

mandeurs de psychothérapie ; des marginaux en quête de réinvention du monde ou bien de juste réinsertion après une marginalité à bout de souffle... Et de l'autre côté on trouvera des maîtres dans les bons et mauvais sens du mot, avec leurs messages ou doctrines : enseignants, penseurs, philosophes, scientifiques, thérapeutes, ou toute figure marquante dans les domaines politique, spirituel, artistique...

• *Les thérapeutes sensibles aux enjeux de ce 4^e secteur* veilleront à offrir à leurs clients un espace large pour se développer mais pas trop large pour qu'ils ne puissent pas s'y perdre : laisser le vis-à-vis libre de respirer à sa mesure, tout en signalant là où respirer trop fort ou trop vite pourrait étourdir et déconnecter du réel. Par nature, par expérience ou par choix, ils assureront une présence régulière mais seront relationnellement réservés ; leur style sera plutôt de type psychanalytique traditionnel, en tout cas leur présence sera plus attentive qu'engagée.

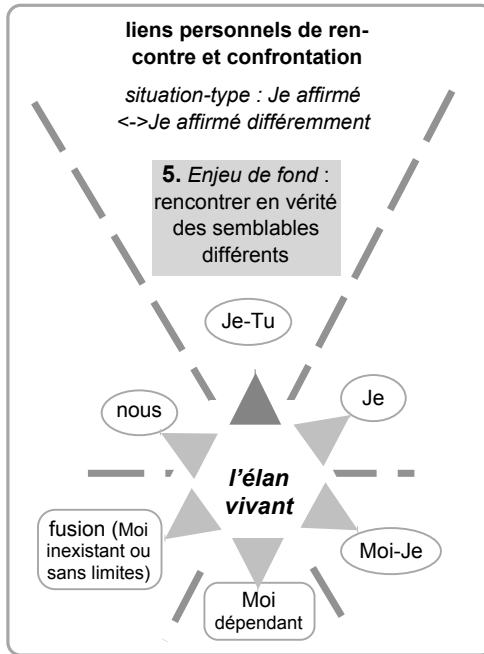
Leurs clients seront ainsi invités à faire l'expérience d'une évolution beaucoup plus auto-régulée, quoique encore contenue, que celle des trois premiers registres : l'aventure thérapeutique est surtout intérieure, accompagnée par un témoin sobrement intervenant. Un gestaltiste peut bien sûr s'orienter dans ce sens s'il sent à quel point nos Autres sont, notamment, ceux de nos mondes internes, et que l'évolution de chacun peut avoir à traverser des moments plus ou moins longs de processus « chrysalide » (avec très peu de relations extérieures). D'ailleurs dans la vie en général, de tels moments où nous avons besoin d'être seuls avec nous-mêmes sont vitaux. Un certain activisme gestaltiste, que j'ai pratiqué dans mes débuts, risque – comme toute autre forme d'activisme – de négliger cet impératif et de contribuer par exemple à forger des « faux selfs », personnalités efficaces mais mal habitées.

• *Ici le praticien comme tiers séparateur* pourra dire : « Devoir choisir seul est inévitable, vois donc par toi-même si tu as choisi le bon maître, le bon modèle, la bonne voie professionnelle, la cause juste, les vraies amours... » Et comme *tiers reliant* il dira : « Oui, c'est en faisant tes propres choix que tu trouves et ajustes ta place parmi les mille Autres du monde : goûtes-en par toi-même les saveurs bonnes ou douteuses. Si elles sont trop déroutantes, il se peut que le témoin que je suis te propose des éclairages dont ce sera néanmoins à toi de soupeser la pertinence, car c'est de toi-même que je vais te parler, pas des Autres dehors. »

• *Le thérapeute n'offre pas de « nous » substantiel* à fertiliser entre lui et son client dans ce 4^e registre. C'est surtout à l'intérieur du client lui-même que des interactions vont se produire, au cours du processus « chrysalide » dont il vient d'être question et où apparaîtront, entre ses propres contenus psychiques, des « nous » de couleurs multiples (accueil, rejet, curiosité, crainte, exaspération, enthousiasme...). Appuyé sur le veilleur discret qu'est le thérapeute, le client sera son propre artisan du Nous fertile : un *Nous intrapsychique* d'élargissement et de cohérence internes dont un Je autonome et consistant sera la manifestation visible.

E. Registre 5 : le Je-Tu.

Les liens personnels de rencontre et de confrontation.



Il s'agit ici non pas d'élargir notre conscience du monde et de nous-mêmes pour mieux découvrir et s'ajuster avec mille Autres, mais de *rencontrer* personnellement en profondeur *un ou quelques-uns* parmi ces mille. Nous avons fait nos premières armes en ce sens au second et au troisième registre, dans nos ardeurs affectives d'enfants ou d'adolescents. Ici nous ne sommes plus enfants ni adolescents, ni même jeunes adultes dans une quête encore hésitante de nous-mêmes et de notre place dans le monde : notre Je est suffisamment construit et autonome, nous avons fait des choix au moins en partie libres. Nous sommes donc engagés dans des relations d'égal à égal avec des personnes particulières qui sont à la fois nos semblables et nécessairement différentes de nous. Le re-

giste de liens dont il s'agit ici est le registre dialogal, en termes bubériens celui du possible Je-Tu.

Aux registres précédents la dissymétrie entre les protagonistes est dominante (même si elle peut sembler disparaître, en psychothérapie, dans un trajet gestaltiste marqué par ce que j'ai appelé au chapitre VIII une « dérive horizontale »). Redisons-le : ce qui est particulier aux liens de ce 5^e registre, c'est qu'ils nous attachent à ceux que nous ressentons *d'abord* comme des semblables, des égaux : les membres de notre fratrie, notre conjoint, nos collègues, nos collaborateurs, nos voisins, nos amis... C'est pourquoi j'ai proposé comme situation-type celle d'un adulte affirmé rencontrant un autre adulte, lui aussi affirmé quoique différemment.

Quel est l'enjeu, le fruit espérable des rencontres personnelles en profondeur ? C'est le fait de nous sentir *fondamentalement proche de l'Autre sans avoir à être comme lui*. C'est-à-dire sachant dire oui, non, je suis d'accord, je ne suis pas d'accord, et toi ? C'est un fruit relationnel de moyen terme au moins, voire de long terme : une passion amoureuse, une rencontre enthousiasmante, un désaccord douloureux exigeant explication relèvent plutôt du premier registre (celui des liens fusionnels), et ne seront dans ce 5^e registre que les « nous de fait », les points de départ d'éventuels Je-Tu.

Le résultat en sera, à l'extrême, une entente très forte, une alliance indéfectible avec un *alter ego*, ou bien une divergence de fond voire une confrontation guerrière qui n'entameront cependant pas l'estime mutuelle. Et entre ces deux extrêmes on trouvera le sentiment d'avoir des frères ou sœurs d'élection, différents de nous mais avec qui un Je-Tu régulièrement réciproque, roboratif et solidaire sera une réalité.

La reliance de base dans ce 5^e registre est l'évidence partagée que l'autre est un semblable en humanité. Si cette reliance unifica-

trice vient à manquer, que se passe-t-il ? C'est la différence sans contrepartie qui l'emporte (cf. X, 7) : l'autre en face de moi n'est plus un semblable. En termes de notre Rose des liens me voici ramené au 1^{er} registre ou au 3^e : l'Autre trahit notre contrat (pratiquement toujours implicite) que tout doit avoir sa place dans notre relation. Alors les rapports de fort/faible, fiable/pas fiable, fidèle/infidèle, bon/mauvais, accusateur/accusé viennent balayer ceux où dominaient l'accueil, l'intérêt et l'estime mutuels, la solidarité, le consentement à être des semblables *non* identiques. C'est le drame des relations très proches qui ont trop confondu « être semblable » avec « être pareil », dont il a été longuement question en VIII, 3. Entre autres, on sait d'expérience combien les rencontres personnelles fortes dont celles, amoureuses, qui font les couples, peuvent se transformer en confrontations souffrantes voire destructrices.

- *Dans la vie courante*, les demandeurs de rencontres personnelles avec des semblables différents (trouver des partenaires de vie, établir des liens d'amitié...), par définition s'offrent eux-mêmes en même temps qu'ils demandent : c'est l'essence des liens de ce 5^e registre. Certains demandeurs toutefois, notamment les moins matures, les plus jeunes ou les plus débutants dans l'aspiration au Je-Tu, savent mieux ce qu'ils demandent (1^{er} registre) que ce qu'ils offrent. On trouve donc, en face, des personnes qui proposent leurs services d'intermédiaires, de marieurs, des médiateurs, de négociateurs, d'ambassadeurs, d'avocats.

- *Et on trouve aussi des thérapeutes* spontanément cordiaux, chaleureux, accueillants pour qui les liens de ce 5^e registre sont leur domaine naturel de sensibilité et de compétences. Peut-être ont-ils été marqués par une trop grande absence de frères en humanité, ou par la présence de supposés frères qui de fait ne l'étaient pas ? Quoi qu'il en soit, ils repèrent facilement les marques de ce même

manque chez leurs clients-patients. Ils reconnaissent bien sûr la nécessité des enjeux majoritairement différenciateurs de leurs collègues des deux secteurs précédents (le Moi-je et le Je), mais ce qu'ils offrent : l'horizon du Je-Tu, est sur le versant opposé où s'ancre la reliance intime *confiante et co-responsable*. Un grand nombre de gestaltistes de ma connaissance sont venus à notre approche en raison de cette orientation-là, qui s'oppose à l'isolement individualiste où le lien affectif est objet de méfiance. Leur travail consistera à avancer patiemment et prudemment, avec leur vis-à-vis, dans ce domaine de reliesances où les malentendus sont fréquents : la présence fraternelle d'un semblable, quoi qu'on en espère, n'est pas la présence d'une mère.

- *Avec des vis-à-vis pour qui les liens de ce 5^e registre sont souffrants*, le praticien comme *tiers séparateur* insistera précisément sur le malentendu dont il vient d'être question : « L'Autre est *réellement* différent de toi, il fait lui aussi ce qu'il peut : s'il a vraiment les zones aveugles que tu décris, les lui reprocher ne sera par définition pas entendu, il n'est justement ni le frère inconditionnel que tu croyais, ni ton parent, ni ton enfant. »

Par contre, en tant que *tiers reliant* le message unificateur du thérapeute sera par exemple : « Tu as besoin de semblables fraternels, honore ce besoin, il est fondateur de toute entente durable et féconde. Avec tout Autre par conséquent, cherche et cultive là où vous êtes proches, *et en même temps* ne perds pas de vue que vous n'êtes pas proches partout : consentir à la différence est *aussi* un fruit de la fraternité dont tu es porteur. Par exemple, qu'en est-il entre toi et tes grands amis ? Entre toi et moi ton thérapeute ? »

- *L'artisanat du Nous ici est partagé*. Le praticien, en se positionnant comme possible frère en humanité, invite son vis-à-vis à une expérimentation en vraie grandeur. Il n'est pas question de se

proposer comme *alter ego*, mais de s'offrir comme partenaire dans la recherche des ressentis simples à partager, aussi bien que de ceux qui le sont moins ou pas du tout et qui feront *différence, mais pas méésentente* si le thérapeute est un artisan expérimenté du Nous. L'interaction peut être éprouvante des deux côtés ; elle est parente de celle qui a sa place dans tout travail de couple quand le couple dure. Son Nous fertile espéré sera un *Nous interpersonnel*.

E bis. Retour sur les cinq premiers registres

Dans chaque registre l'état des lieux initial, c'est-à-dire les « nous de fait » du début de l'aventure du lien (notamment thérapeutique), peuvent être formulés dans le mode différencié « moi face à l'Autre » : (1) moi figure maternelle face à l'Autre fusionnel, (2) moi figure parentale face à l'Autre enfant, (3) moi figure d'autorité face à l'Autre contestataire, (4) moi référence fiable face à l'Autre en recherche de lui-même, (5) moi être humain face à un semblable néanmoins différent. Comme on l'a vu, l'enjeu de la thérapie est de mettre en lumière et en action, *au-delà* de ce ressenti séparateur, un ressenti *reliant* qui ouvre la possibilité que des Nous fertiles émergent des « nous de fait » donnés au départ. Nous fertiles que nous avons respectivement nommés : maternel, d'éveil et de transmission, d'alliance ou de désaccord, intrapsychique, interpersonnel.

Toutes les aventures du lien ont comme perspective inconsciente, ou délibérée, ou les deux à la fois, d'élargir les possibilités de Nous fertiles ; en d'autres mots, de découvrir de nouvelles orientations et de nouveaux lieux d'ancrage de l'élan vivant. L'enfant par exemple prend spontanément de la distance avec le Nous maternel, dont il commence à sentir les limitations, pour aborder les « nous » nouveaux qu'offrent, à l'école, les maîtres, les autres enfants, les autres activités. De même tout travail thérapeutique a pour but d'identifier quels ancrages de l'élan vivant sont maintenant inadéquats : quels « nous de fait » sont devenus stériles, souffrants voire nocifs, et d'ouvrir à des « nous de fait » plus prometteurs avec des Autres différents, ressentis comme moins limités.

Cette quête a-t-elle un terme, en ce sens qu'il y *aurait peut-être des Autres sans limitations*, nous pourrions donc trouver pour notre élan vivant un ou des ancrages complets, définitifs, stables, absolus, universels ? Examinons chacun des registres déjà visités.

Au premier registre dont je viens de dire quelques mots, le vivant s'étend d'abord en annexant le monde extérieur comme réponse nécessaire à ses besoins vitaux ; il n'y pas encore de sentiment du Moi exprimable. Mais comme l'Autre non plus n'existe pas en tant que tel, ce qui s'exprimera plus tard dans ce registre est ce qu'on peut appeler le Moi sans limites : l'évidence du « tout m'est dû » chez les narcissiques. La limite des liens de ce registre est précisément que les Autres qui « devraient » être inconditionnels : la mère, le thérapeute comme mère, l'amoureux(se), le conjoint, les collègues... ne le sont pas et ne peuvent pas l'être. Même la meilleure mère du monde ne peut donner que ce qu'elle est. Déception, colère, dépression... mais aussi curiosité, appétit : il est temps de chercher plus grand ailleurs.

Au second registre, les lieux d'investissement du vivant sont : (1) les Autres extérieurs qui guident les apprentissages de connaissances ou de maîtrises, (2) les ressources personnelles que ces apprentissages nous donnent, (3) les liens socio-affectifs qui se développent dans la fratrie ou avec des camarades et (4) le sentiment croissant du Moi qui s'installe à l'occasion de ces expériences. L'école est habituellement considérée comme porteuse de ces ouvertures, qui paraissent constituer la voie royale menant à la fois à l'accomplissement personnel de chacun et à la concorde sociale. On l'a vu, ce 2^e registre est en effet celui où peut naître la vocation de toute une vie et apparaître un certain sens de la responsabilité personnelle et collective. Mais là aussi il y a des limites : déjà les camarades ne sont pas si « camarades » que ça, et surtout les enseignants, les éducateurs, les moniteurs, les aînés ont des incompétences ou des failles, et/ou il y a des maîtrises qui ne nous intéressent pas ou qui sont au-dessus de nos moyens – par exemple apprendre le chinois, les maths, l'alpinisme, la mécanique auto, la cuisine, le judo, le saxophone, le droit, l'informatique... Enfin, nous nous

rendons compte que le savoir et le savoir-faire, si utiles et nécessaires soient-ils, ne sont pas garants d'une réalisation personnelle suffisante ni d'une concorde sociale à la hauteur de nos besoins ou de nos idéaux. Nous avons appris à faire, il nous manque d'avoir appris à être : qui peut nous mener sur ce chemin-là ?

Au troisième registre, l'élan vivant se concrétise dans un sentiment du Moi devenu suffisamment assuré pour identifier explicitement tout ce qui est, chez les Autres, moralement ou humainement insuffisant : les enseignants même les meilleurs et leurs enseignements même les plus intéressants, ou/et les autorités et les règles sociales-morales qui nous ont jusqu'ici contenus et guidés, mais maintenant nous font sentir contraints, à l'étroit, ou désorientés, sans interlocuteurs valables... Alors il faut critiquer, contester, vivre « contre » ou en tout cas autrement, démontrer qu'un ailleurs plus juste, plus valable, plus fondamental, sûrement plus humain, est possible. Les limites ici tiennent au fait que ce que nous critiquons ou contestons continue malgré tout d'exister, que nous sommes donc dans un permanent rapport de forces. Bien sûr, nous définir « contre » aiguisé notre élan vivant, mais le spécialise dans le « non » : sauf exception nous aurons peu d'alliés. L'horizon d'un Autre stable et définitif vers lequel orienter un élan vivant contestataire, est contradictoire avec l'esprit même de ce 3^e registre ; mais si nous le quittons, où aller ?

Au quatrième registre l'élan vivant cherche à investir « les mille Autres de la vie » extérieurs *et* intérieurs. Le champ ici est très large. Les Autres extérieurs sont très nombreux, variés, changeants, selon le cas et le moment amis, indifférents ou hostiles : y chercher du définitif et du stable semble hors de portée. Par contre nous découvrons en même temps que notre territoire intérieur est lui aussi rempli d'Autres, mais comme nous en sommes à la fois la source, le contenant, le témoin et peut-être l'acteur conscient, si

quelque chose de fiable existe quelque part ce sera plutôt ici, en nous-mêmes, qu'à l'extérieur. « Connais-toi toi-même, et tu connaîtras l'univers et les Dieux », disait l'inscription du temple de Delphes, reprise comme devise par Socrate que Lacan considérait comme le précurseur de la psychanalyse. Avec cette dernière et plus largement avec tout travail sur nous-mêmes, nous pourrions nous croire enfin « arrivés », c'est-à-dire capables d'une connaissance complète de tous nos Autres *intérieurs*, à partir de laquelle nous connaîtrions « l'univers et les Dieux »¹⁴⁶. De son côté, vingt-quatre siècles après Delphes, la vision husserlienne de la phénoménologie nous a ouvert une perspective semblable : elle était la discipline introspective menant à un irrécusable savoir « absolu », ce savoir que Heidegger, dans sa quête de l'être, a entrepris à sa manière d'atteindre et de livrer au monde (cf. chapitres XII et XIV).

Il est hors de doute que se connaître soi-même est un puissant facteur d'affermissement du Je aux prises avec la complexité mouvante du monde. Il est par contre douteux qu'il soit possible de se connaître *tout* soi-même : nous pouvons le constater quand, à l'occasion d'une circonstance particulière de notre vie ou dans un parcours thérapeutique, nous découvrons des aspects de nous-mêmes restés complètement dans l'ombre jusque-là, y compris lors d'une thérapie précédente. Autrement dit, *nous n'aurons sans doute jamais fini de nous connaître nous-mêmes*, donc de connaître « l'univers et les Dieux » c'est-à-dire l'entièreté du monde. À mon sens il faut mettre au crédit de la posture gestaltiste la sagesse et le réalisme de ne jamais prétendre tout connaître, *notamment de notre uni-*

¹⁴⁶ Cf. le site <fr.wikipedia.org/wiki/Gnothi_seauton>. (Consulté le 4/4/2010).

• L'impératif de se connaître soi-même s'est manifesté assez largement en France dans les années soixante-dix. À la suite de mai 68, la précarité et les limites de la vie rurale en communauté firent monter chez plus d'un des doutes et des questionnements, d'où le recours à la psychanalyse : au fait, ce monde extérieur qui n'était pas ce que je voulais qu'il soit, *qui suis-je moi-même* pour avoir cru devoir et pouvoir le changer ?

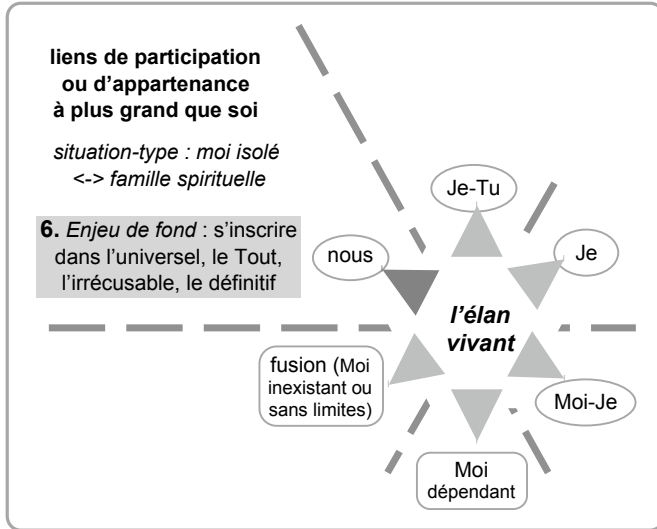
vers intérieur : ce que l'on peut vouloir, c'est *de nous maintenir avec lui en relation d'artisanat du Nous*. De cela il n'est pas explicitement question dans l'inscription de Delphes, ni dans aucune discipline purement introspective comme on l'a rappelé en XVII, 2. Ainsi le « connais-toi toi-même » de notre 4^e registre est lui encore, pour l'élan vivant, une possibilité d'orientation définitive ou d'ancrage complet qui s'éloigne.

Au cinquième registre, ressentant les limites de la quête introspective, nous cherchons à nous engager dans des liens en profondeur *avec d'autres personnes*. C'est dans ce registre que peuvent fleurir l'empathie, la bienveillance, l'amour, la solidarité avec l'Autre comme semblable, l'intérêt et le respect pour sa différence. Rester proche et bienveillant avec l'autre « jusqu'à ce que la mort nous sépare » comme nous y invite la liturgie du mariage, est possible. Certes beaucoup de mariages sont volatils, mais beaucoup aussi ne le sont pas bien qu'on en entende moins parler. Il existe aussi nombre de relations d'amitié ou d'entente fortes et durables cimentées par le temps. De ce point de vue les liens du 5^e registre semblent pouvoir répondre à notre besoin ou espoir de nous ancrer dans quelque chose de définitivement large, ayant même peut-être valeur universelle. Toutefois il n'y a pas d'assurance qu'il en soit de même pour *tous* les « nous de fait » de ce registre : de très belles rencontres peuvent se terminer en queue de poisson, bien des unions se ternissent et se défont, et on a évoqué plus haut les drames dont est grosse la confusion entre l'Autre comme semblable et l'Autre comme identique.

Alors finalement, aucun des Autres des cinq premiers registres de liens ne peut offrir un ancrage complet, stable, définitif, « absolu », aux énergies de l'élan vivant. Le 6^e registre, dont il va s'agir maintenant, est-il d'une nature différente ?

F. Registre 6 : le nous.

Les liens d'appartenance et de participation au plus grand que soi.



Les liens de ce 6^e registre ont en effet quelque chose de particulier. L'évidence qui les inspire est celle-ci : il existe du « plus grand que nous » auquel nous sommes rattachés. Que nous soyons souffrants ou heureux, faibles ou forts, débutants ou pleins d'expérience, en conflit ou en paix, nous appartenons à l'humanité, au monde, à l'univers et nous participons à notre mesure à ce qu'il devient. Ce registre est *celui où nous sommes, de fait, spontanément porteurs d'une sensibilité « nous »* : c'est avec tous nos Autres extérieurs ou internes que nous existons.

Plus particulièrement, quand les reliances unificatrices des cinq premiers registres perdent leur saveur ou bien quand, au contraire, nous n'y avons pas eu accès, le besoin émerge de nouer des liens avec des Autres différents qui puissent donner un sens à tout ce qui nous est arrivé, en nous incluant dans un « plus grand » qui

éclaire et intègre les enjeux inaccomplis ou devenus obsolètes. En somme, trouver des Nous fertiles au-delà de ceux des autres registres, qui ont fini leur temps ou bien sont restés inaccessibles. Une situation-type dans le présent registre est celle d'une personne qui, se sentant trop isolée, trop séparée, trop différente, frappe avec espoir à la porte d'une famille spirituelle.

À mon sens le fait que ce 6^e registre soit, notamment, celui où nos besoins ou aspirations dits spirituels ont leur place ne lui donne pas un statut supérieur à celui des cinq autres. Ce qui est particulier aux liens de ce registre n'est pas la dimension spirituelle : c'est la sensibilité « nous » qui y préside et qui nous rend *présents d'abord à l'ensemble* unifié dont nous faisons partie, en somme *à la famille* que nous formons ou souhaitons former avec nos proches, nos semblables, notre monde, la planète, l'univers...

J'ai appelé *nous* ce registre des liens qui précisément nous font appartenir, pour le meilleur ou pour le pire, à une famille de cœur, d'esprit, d'action... fédérée autour d'une ou plusieurs références partagées et d'où nous pouvons en effet dire « nous ». De telles familles sont nombreuses, depuis *nous* ma femme (mon mari) et nos enfants jusqu'à *nous* les habitants de l'univers, en passant par *nous* les adultes, les hommes, les femmes, *nous* les gestaltistes, les agriculteurs, les cheminots, les commerçants, les scientifiques, *nous* les exclus, les solitaires, les rebelles, les chômeurs, *nous* les Français, les chrétiens, les musulmans, les humains, les êtres vivants...

De ces « nous » que je viens de citer ou d'autres encore, celui qui semble nous concerner a peut-être été évident, fertilisable, vivant, substantiel, ou au contraire ne l'a pas été ; aujourd'hui en tout cas il a quelque chose de forcé, stérile, étroit, et nous en appelons un autre : soit en espérant changer de l'intérieur le « nous » actuel,

soit parce que nous souhaitons entrer dans une autre appartenance, plus large. En termes de différenciation et de participation : nous prenons de la distance avec notre famille telle qu'elle est, nous voulons participer à la vie d'une autre famille. Exemple classique : nous quittons notre famille d'origine pour une famille d'élection, affective, intellectuelle, professionnelle... Exemples moins courants : des religieux qui ont quitté leur Église, catholique ou orthodoxe. Se sentant isolés voire orphelins, dans une fonction dont le sens s'effritait, ils sont partis et ne semblent pourtant pas avoir perdu leur âme ; au contraire ils paraissent plus intérieurement en paix. Ces ruptures ont eu lieu en raison de conflits de fond (3^e registre)¹⁴⁷, à la suite d'une psychothérapie (4^e registre) et/ou après être tombé amoureux (1^{er} registre) et s'être marié (5^e registre)¹⁴⁸. Autrement dit, au 6^e registre *aussi* les orientations de l'élan vivant peuvent demander à être étendues pour mettre au jour de nouvelles reliances unificatrices. Dans le cas de ces religieux il s'est agi pour eux de créer et d'habiter d'autres « Touts » moins abstraitement universels mais plus universellement « terrestres. »

De toutes façons, dès le départ de l'aventure dans ce 6^e registre les liens sont de couleur « nous » : d'appartenance et de participation, bon gré mal gré ; et l'enjeu de l'artisanat du Nous, ici, est de trouver comment *librement et fructueusement* appartenir et participer à une famille d'esprits où seraient reconnues comme reliances fédératrices l'objectif, les valeurs, l'appétit et la promesse du vivant dont nous nous sentons personnellement porteurs et/ou demandeurs.

¹⁴⁷ Bernard Besret, ex-prieur de l'abbaye de Boquen (Bretagne), ayant pris des positions inspirées à la fois de Vatican II et de mai 68, a quitté l'Église face à l'intransigeance de la hiérarchie ecclésiastique et à des menaces de mort d'activistes traditionalistes. Cf. son livre *Confiteor*, Albin Michel, Paris 1991.

¹⁴⁸ Deux connaissances personnelles, l'un ex-prêtre catholique, l'autre ex-moine orthodoxe.

Quelques remarques sur les familles d'appartenance existantes. Les plus nombreuses et les plus stables dans l'histoire humaine sont celles des traditions dites spirituelles ou philosophico-spirituelles. Les plus présentes aujourd'hui sont les trois religions du Livre ; les spiritualités orientales dont le bouddhisme, l'hindouisme, le confucianisme, le taoïsme et d'autres courants ; les traditions ethniques ou tribales notamment africaines et amérindiennes ; et un peu partout sur la planète diverses orientations chamaniques. Chacune de ces branches a ses nombreuses variantes. Toutes ont en commun ceci :

- elles proposent une vision globale de la condition humaine dans l'univers ;

- elles décrivent l'homme comme soumis à un combat difficile, occasion de souffrance, entre des forces allant dans le sens de la vie et d'autres dans le sens de la stagnation et de la mort ;

- elles créditent chaque être humain de pouvoir prendre conscience de ces forces et d'être capable d'exercer sa liberté de choix entre les unes et les autres ;

- elles posent à terme, au-delà de l'incertitude des destinées individuelles, l'horizon très large de la fin de la souffrance par la victoire majeure, voire totale, de la vie sur la stagnation et la mort ;

- et enfin leurs références fédératrices consistent en entités supérieures : un Dieu, un panthéon de dieux, les esprits divins ou naturels avec lesquels l'homme interagit, des valeurs suprêmes, des dynamiques fondamentales (telles le Bien et le Mal, le Yin et le Yang), des êtres humains considérés tout à fait hors du commun, par exemple le Bouddha ou Jésus, ou d'autres qui leur ont été leurs proches, ou plus tard leurs messagers remarquables : apôtres, mystiques, saints, prophètes, bodhisattvas...

Plus récentes sont les familles dont les références fédératrices relèvent du monde « désenchanté » de la rationalité : la Science par exemple, avec l'idéal de connaissance absolue et la culture (voire le culte) matérialiste qui l'ont accompagnée de près. Ou bien les visions de l'homme et du monde qui se veulent *non* spirituelles mais n'en sont pas moins filles d'un esprit, tels l'éphémère culte de la Raison pendant la Révolution française, l'idéal démocratique, la défense des Droits de l'Homme, la toute jeune défense de l'environnement, et aussi le mouvement ouvrier d'où sont issus ensuite le communisme et le socialisme, tous les nationalismes dont le nazisme, les cultes de la personnalité dont l'hitlérisme ou le stalinisme, etc. À un niveau encore plus apparemment rationnel, on trouve comme références fédératrices pour des personnes entrepreneurs et ambitieuses les « lois du marché », l'argent, la réussite sociale.

Si les traditions dites spirituelles demeurent finalement aujourd'hui les familles les plus stables, c'est, me semble-t-il, parce qu'elles sont fondées sur des convictions qui se présentent comme non discutables : des révélations, des actes de foi dans des principes ou dans des personnages exemplaires. En tant qu'actes de foi ces principes sont en effet non discutables (merci au discernement exigeant de la discipline phénoménologique) et ont donc tout naturellement été ressentis et posés comme reliances unificatrices irrécusables, universelles, hors du temps, définitives : ce sont les « Autres sans limitations » dont il a été question au début du § 2, Ebis. Ce besoin ou cet instinct de complétude et d'universalité qui inspire notre 6^e registre de liens et regroupe les hommes autour de quelque chose ou quelqu'un annoncé comme « plus grand », est puissamment fédérateur : la force d'expansion des traditions spirituelles, ainsi que dans des temps plus récents celle des idéologies modernes comme le communisme, l'ont abondamment démontré.

Nous pouvons admirer cette force, mais – j'ai noté la même chose pour l'orchidée heideggérienne – nous devons aussi la craindre : de tout temps des convictions « universelles » aussi irrécusables les unes que les autres se sont, pourtant, avérées incompatibles entre elles, au moins aux yeux des hommes qui avaient le pouvoir temporel d'en imposer une contre les autres ; les rapports de force qui s'en sont suivis ont mené à la mort des millions d'innocents. On touche ici à un paradoxe qui a de quoi faire peur. Le 6^e registre est celui de tous les messagers de « voies du milieu » c'est-à-dire d'unité, d'accueil, d'écoute, d'action bienveillante, d'implication personnelle, de solidarité active, d'amour, pour qui l'unité et la cohésion de chaque personne, comme de la famille humaine tout entière, sont des impératifs universels. En font partie (et peut-être pourrait-on tous les nommer ainsi) ceux que j'appelle « présents » ou « reliant » (X, 7, XVII, 9) ou artisans du Nous. *Mais c'est dans ce même registre*, on vient de le voir, qu'on trouve aussi les porteurs intransigeants de « Vérités » différentes fédérant autant de familles différentes ; chaque credo étant déclaré unique et universel, il impose pratiquement de lui-même de disqualifier voire de détruire les autres familles. Gardons les yeux ouverts : dans ce registre de la sensibilité « nous », d'un côté les intégristes peut-être fanatiques, et de l'autre les artisans du Nous fertile, se côtoient. Ils peuvent même parfois se confondre car les premiers ont bien souvent – comme on le souhaite pour les seconds – des convictions orientées vers le bien collectif et d'une entière bonne foi.

Ma conviction personnelle est qu'il est important de savoir discerner les uns des autres si l'on veut se placer résolument du côté des artisans du Nous. Le critère sera celui du statut accordé aux Autres : sur notre Rose des liens les éventuels intégristes ont, je pense, un pied dans le premier registre, celui de la fusion, où l'enjeu central est de vivre grâce à un environnement qui est sur-

tout un prolongement d'eux-mêmes, c'est-à-dire *vide d'Autres réels*, fait en somme d'Autres qui ne sont là que *pour être utilisés c'est-à-dire maîtrisés*. De là nos intégristes peuvent glisser facilement vers le registre voisin, le 6^e, si un nombre suffisant d'Autres *réels et pourtant se laissant maîtriser* sont rassemblés en « nous » de suiveurs ou d'élèves (2^e registre) : en restant les prolongements dépendants du détenteur de vérité auto-proclamé, ils valident sa conviction d'incarner ou de servir quelque chose d'universel. Par contraste, ceux que j'appelle artisans du Nous ont plus probablement traversé la Rose pas à pas dans l'autre sens : ils ont construit, au cours de nombreuses aventures de liens – fructueuses ou non – avec de nombreuses formes d'Autres, une vision et une expérience qui se cristallisent à leurs yeux autour d'une donnée réellement universelle : la liberté créatrice de tout humain, dont la leur propre. D'où leur vocation de *reconnaître les Autres comme Autres et si possible de s'y relier* plutôt que de chercher à les maîtriser.

Deux cas particuliers : en France, beaucoup de professionnels de la famille des psys considèrent les repères freudiens, focalisés sur la sexualité, comme des acquis définitifs valables pour toute l'humanité. D'où la forte réactivité de certains, notamment psychanalystes, face aux critiques qui questionnent l'universalité supposée de ces repères. Je ne connais pas d'autres familles de psys dont les défenseurs puissent être aussi ombrageux et/ou péremptoirs. Du côté des scientifiques par contre on rencontrerait facilement des réactions de la même vivacité indignée face à quelqu'un qui affirmerait, par exemple, que des phénomènes tels que la télépathie ou la prémonition existent réellement, que l'esprit n'émane pas de la matière (question de fond sur laquelle l'Homme pourpre et Gipêche s'opposent au chap. XVI), ou encore si un doute est jeté sur le jeu du hasard et de la nécessité invoqué par la théorie darwinienne de l'évolution.

Un autre cas particulier appartient aussi, à mon sens, au 6^e registre. J'ai suggéré à propos des artisans de métier (XVII, 9A) que les plus heureux parmi eux sont « *ceux dont le lien avec leur matière de départ et avec les outils qu'ils emploient sont faits d'attachement et de solidarité attentive* ». Élargissons le paysage aux artistes, aux enfants jouant dans le sable, aux physiciens, ingénieurs, inventeurs, aux mères de famille tentant une nouvelle recette ou cousant un nouveau vêtement... tous ont avec la matière un lien qui la leur fait ressentir comme une donnée, une puissance, une ressource *qui les dépassent*. Ils aiment la matière dans ce qu'elle a de « plus grand » qu'eux, au sens d'être mystérieusement durable, fidèlement disponible pour être regardée, écoutée, sentie, explorée, utilisée pour la vie, façonnée, travaillée. En somme le « plus grand que nous » peut n'être « que » de la matière. De ce point de vue, le matérialisme ne peut pas se réduire à être seulement une rigidité philosophique induite par la posture scientifique moderne : il est aussi une reconnaissance humble que nous sommes des enfants de la matière ; ainsi le chamanisme amazonien – entre autres – parle-t-il de « *Materia madre* », la Mère matière.

• *Qui sont autour de nous les personnes qui offrent, ou qui cherchent, ce nous* fondamental, cette reliance d'appartenance et de participation au plus grand, au définitif, à l'universel ? D'un côté bien sûr, les prêtres, les religieux, les mystiques, les enseignants des traditions spirituelles. S'y ajoutent aujourd'hui les acteurs de toute cause humanitaire, mais aussi les nombreux penseurs, philosophes, artistes, hommes politiques, scientifiques, médecins, psychologues, etc. concernés par le « fond » des choses humaines ou matérielles, le socle supposé unique et définitivement premier d'où le monde et nous sommes issus. On l'a vu, tous les extrémismes comme toutes les « voies du milieu » sont possibles du côté de ceux qui « offrent ». En face, nous trouverons ceux que j'ai appelés

les chercheurs de vérité, assoiffés de repères unificateurs dépassant leur destin personnel ou lui donnant du sens ; ils pourront se nourrir, avec ou sans discernement (eux aussi possiblement extrémistes), des enseignements traditionnels et/ou des développements de la conscience apportés par les penseurs, scientifiques, philosophes, artistes, etc. cités ici.

• *Les thérapeutes les plus à l'aise dans ce registre* seront ceux sensibles à la *dimension universelle* (commune à toute l'humanité voire à l'ensemble du vivant) de nos besoins individuellement vécus, de survie, de liens, de sens. On trouvera ces thérapeutes, notamment, parmi les praticiens des approches ouvertes à la soif de dépassement de soi, évoquée en II, 4, que Jung nommait « fonction transcendante ». On aura je pense moins de chances de les trouver dans la mouvance freudienne que chez des praticiens jungiens, transpersonnels ou gestaltistes, mais l'étiquette ne suffira pas : il leur faudra aussi l'expérience intime, régulière, qu'une reliance unificatrice les rattache en même temps à leurs frères humains et aux mystères de l'univers, si opaques ou inquiétants que soient les uns ou les autres. Chacun à sa manière aura, en somme, été sensibilisé à l'enseignement qui fait le titre du chapitre II et qui parle de la reliance si souvent manquante dans nos socio-cultures rationalistes et individualistes : la « chaîne de métal précieux [qui] nous relie au reste du monde. »

Ces praticiens seront à l'aise avec des clients chez lesquels les liens du 6^e registre sont souffrants et/ou manquants : quelque chose ou quelqu'un aura ignoré, invalidé ou emprisonné – en vertu de croyances ou de principes rigides et réducteurs – leur besoin de se relier à un Autre « plus grand » que toute croyance et que tout principe, et ils viendront chez le thérapeute pour trouver comment accéder enfin librement à ce chemin inconnu, interdit ou perdu.

- *Tiers séparateur, tiers reliant* : ici encore le praticien devra savoir séparer *et* relier. *Tiers séparateur*, il sera ferme, par exemple, sur le fait qu'aspirer à l'union avec le « divin » ne dispense pas de reconnaître la puissance de la faim et de la soif, des attirances sexuelles, des besoins affectifs ou des enjeux de pouvoir ; qu'avoir confiance en des entités supérieures n'empêche pas de tomber malade à cause d'un microbe ou d'un mauvais champignon ; que pour résoudre un problème de couple il ne suffit pas d'invoquer l'amour inconditionnel : il faut plutôt prendre de véritables risques relationnels ; que fréquemment la phrase si répandue « il n'y a pas de hasard » sert plus souvent à porter sur soi-même ou sur les autres des jugements inutilement exigeants qu'à ouvrir de nouveaux chemins de reliances.

Tiers reliant, le thérapeute validera chez son vis-à-vis le sentiment douloureux de l'« exil du divin ». Son message pourrait être : « Tu ressens l'appel d'un Autre « plus grand », honore cet appel, c'est dans le « plus grand que soi » que chacun peut trouver le sens de ce qui lui arrive et de ce qu'il entreprend ; et veille à ne pas ramener ce « plus grand » à quelque chose que tu serais capable de comprendre entièrement : par essence, si le « plus grand » te porte, c'est qu'au moins une part que toi-même ne peut pas prétendre le porter. »

- *Que fera ici le thérapeute artisan du Nous ?* Il peut être placé par le client dans une position de sage, de maître, ayant des relations enviables avec un ou des Autres de dimension universelle. Il accueillera cette projection mais ne s'y identifiera pas : il évitera d'encombrer sur ce plan le cheminement de son vis-à-vis, dont le besoin ici-et-maintenant n'est probablement pas de recevoir un enseignement de plus d'un « sage » de plus, mais plutôt de trouver comment son vécu personnel a *déjà*, plus ou moins obscurément, une dimension universelle. Le thérapeute explorera donc ces deux

pôles chez son client : ce qui le relie à un possible « plus grand », et ce qui l'en sépare. Il acceptera si nécessaire un rôle d'intermédiaire, appuyé sur ce que lui-même ressent de son propre lien avec l'universel. Sa réussite sera le *Nous de libre appartenance et participation au plus grand* auquel son vis-à-vis va progressivement accéder au fil du travail. Peut-être le praticien et lui auront-ils visité, au passage, quelque chose d'un Nous interpersonnel fertile autour de la dimension du « plus grand que nous », dont ils partagent le fait d'y être sensibles même s'ils en ont et en conserveront des approches et des pratiques différentes.

3. Quel service la Rose des liens peut-elle nous rendre personnellement ?

J'ai indiqué au § 2 qu'à tout moment de la vie, l'une quelconque des catégories de liens pouvait demander à être visitée ou revisitée, sans qu'il soit besoin d'en chercher l'explication dans une faille, une blessure, une fuite, la surcompensation d'un manque névrotique ou quoi que ce soit du même style. À mon sens une personne réellement mature n'a jamais « dépassé » définitivement aucun des registres de la Rose : au mieux elle en a abondamment goûté les ressources, au pire ces ressources lui ont durement manqué ; quoi qu'il en soit, elle en connaît l'impératif vital et ne prétend pas devoir, ni pouvoir, ignorer le vivant qui s'y exprime.

Nous avançons *avec, pas après*, nos besoins suffisamment honorés, ou au contraire non reconnus : d'être accueillis et bercés, d'être enseignés et guidés, de réussir à nous élever contre un pouvoir abusif, d'explorer et de connaître nous-mêmes et le monde, de nous lier/mesurer en profondeur à des semblables, de faire partie d'un Tout plus grand que nous. Le service que peut nous rendre la Rose des liens est précisément de souligner que nous sommes habités par cette multiplicité d'orientations possibles de l'élan vivant ; en d'autres mots qu'il n'est pas réaliste de vouloir restreindre l'élan vivant à se manifester dans une seule direction. Dessinons notre Rose personnelle, avec ses six pétales de tailles plus ou moins grandes selon les résonances que nous ressentons dans chaque registre : sur quelles bases irions-nous décider que même un seul d'entre eux pourrait ou devrait être supprimé ?

4. Comment nous servir de la Rose des liens en tant que thérapeutes

Comme l'alcool : avec modération. Ainsi que je l'ai déjà indiqué au § 2 on peut utiliser cette grille de lecture en mode uni-

quement séparateur : ce serait bien sûr ignorer la moitié du sens qu'il a pour nous gestaltistes sensibilisés au champ moi/l'Autre, à l'artisanat du Nous, à notre rôle de tiers reliant. Voici donc quelques indications pour un mode d'emploi utile. Avoir la connaissance et la conscience des familles de liens de notre Rose, c'est pouvoir :

(1) discerner dans quel(s) registre(s) de liens plus ou moins fertiles ou souffrants nous nous situons le plus spontanément : en d'autres mots, qu'offrons-nous ou qu'attendons-nous comme thérapeutes en général ? (Par exemple nous nous sentirions capables de Nous fertiles dans les 1^{er} et le 5^e registres, nous craindriions les rapports de force trop directs du 3^e registre, le 6^e nous ferait froncer les sourcils et le 2^e et le 4^e seraient à explorer) ;

(2) repérer, pour chaque client particulier, dans quel(s) registre(s) de liens lui-même se place au départ. Prenons le client Jean : il semble avoir une grande soif de lien maternant (1^{er} registre), il n'a aucun accès au 3^e registre, et le 6^e lui est objet de méfiance ;

(3) sentir quel(s) repère(s) ou tiers reliant(s) semble(nt) manquer le plus à ce client pour que sa vie retrouve de la liberté, de l'unité, de la saveur, du sens. Notre Jean, vieil habitué d'un 1^{er} registre « froid », reste dépendant-attendrissant-protecteur. Il lui manque de prendre la mesure de ce qu'il n'a pas eu, d'en valider le besoin et de là, dire « non » (3^e registre) à l'austérité relationnelle et « oui » à des relations plus nourrissantes ;

(4) imaginer quel(s) lien(s) nous allons nous-mêmes mobiliser et habiter avec Jean pour accueillir ces manques comme étant l'occasion de possibles Nous fertiles : cela nous sera facile dans les mode 1^{er} et 5^e registres et nous tenterons en douceur – par exemple en passant par des médiateurs – de confronter (3^e registre) sa tendance à se poser comme victime ;

(5) reconnaître, au bout d'un certain temps peut-être, si nous mobilisons ou non avec lui des liens suffisamment fertiles. Sinon, de quelle aide extérieure aurions-nous besoin ? Jean a quelque chose de mature, responsable, il se comporte de manière assez « verticale » dans nos confrontations par le biais des médiateurs ; il semble, et il l'affirme, en apprendre quelque chose. Mais par ailleurs il reste très arrangeant, à son détriment, avec les obstacles ou adversaires réels de sa vie affective et professionnelle. Est-ce, chez nous, une question de temps, de méthode, de zone obscure du côté du 3^e registre, du 2^e et du 4^e que nous ne fréquentons pas beaucoup, ou du 6^e dont nous ne savons pas trop quoi faire ? La réponse pourra émerger dans des partages avec des collègues ou en supervision.

Se servir de la Rose des liens avec modération, c'est *ne pas forcément* répondre aux cinq questionnements qui précèdent. Peut-être un seul, ou deux, suffiront-ils à réorienter ou réanimer une situation – notamment thérapeutique – difficile ou stagnante. Plus généralement ma suggestion aux praticiens, ici, est qu'ils soient avant tout présents à ce qu'ils ressentent de la situation, et qu'ils cherchent alors comment la Rose des liens – qui doit rester au service de l'expérience – peut éclairer leur discernement.

Rappelons pour terminer que cette Rose ne peut pas faire mieux que les roses des vents des marins : elle indique *d'où les vents des liens* peuvent souffler, mais dans chaque navigation particulière elle ne prévoit pas leur force, ni si ou quand ils vont changer, ni leurs éventuels tourbillons, et encore moins les courants et les récifs... Ici aussi un artisanat du Nous est par conséquent demandé : celui qui peut rendre féconde la rencontre entre notre vécu des liens souffrants et les lumières que nous propose la Rose. Lumières qui reflètent la sensibilité de base de la posture gestaltiste : entre moi et l'Autre il y a par essence des liens, donc des contacts possibles, ils sont multiples et c'est dans cette multiplicité que nous

avons à sentir où et comment, dans cette aventure qui se déroule entre nous et notre vis-à-vis nous allons mobiliser le vivant créateur, origine et moteur de toute transformation.